AUG - 4 1967

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chacunsonmtier00dorv

Dorvigny

Chacun son metier, les champs sont bien gardés

Prov.

Amst. 1780

AUG - 4 196[illegible]

4

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CHACUN SON METIER, LES CHAMPS SONT BIEN GARDÉS.

PROVERBE.

Par M. DORVIGNY.

Prix 1 liv. 4 s.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

M. D. CC. LXXX.

CTEURS.

M. BOURDET, Bourgeois de Paris.

M. TRANQUILE, } Poëtes.
M. DE L'IMPROMPTU, }

M. TRIPLECROCHE, Musicien Italien.

M. VERMILLON, Peintre.

M. REQUIEM, Médecin.

M. CATAUGAN, Perruquier, Gascon.

NICOLE, Paysanne, servante de Bourdet.

566 143

La Scène est à la Maison de Campagne de Bourdet.

PQ
1981
D4C3
1780

CHACUN SON MÉTIER.

SCÈNE PREMIERE.

TRANQUILE, TRIPLECROCHE.

Tranquile est assis d'un côté, devant une table; il se ronge les doigts, se gratte la tête, rêve & écrit. De l'autre côte Triplecroche est devant une autre table, tenant un Violon dans ses mains, & composant de la Musique.

TRANQUILE, *à part.*

QUEL sot métier que celui d'un Auteur présent! On nous commande une piece de vers, une Comédie, un Opéra, comme on commanderoit une paire de souliers à son Cordonnier;

On n'a plus d'égard pour la qualité de Favori des neuf Sœurs, & les Nouriſſons d'Apollon ſont traités comme des goujâts. *O tempora! ô mores!* Les ouvrages d'eſprit ſont meſurés à l'aune & payés à la toiſe, & l'on ne fait pas la moindre différence entre un Poète & un Manœuvre. (*Il rêve.*)

TRIPLECROCHE, (*) *à part, compoſant.*

Sol, ſol, ſol, ut, la, ſol,.... mettons ici ſur la clef de c. ſol, ut, trois dieſes, & la meſure à trois tems, avec une belle ritournelle.... Allons, ſi, ſi, ſi, ut, ut, ut, ré, mi, fa, mi, fa, ſol. Au ton naturel, ſi, ſi, ſi, dieſe. Ut, ut, ut, noire & blanche. Ré, mi, fa; mi, fa, ſol, ſol, ſol, la. Soupir, cadence & port de voix. La! la, a a a a a. (*Il cadence.*)

TRANQUILE.

Eh bien! M. Triplecroche, comment va la meſure? Votre ouverture eſt-elle faite?

TRIPLECROCHE.

Oh! il y a beau tems. J'ai déja fait depuis une ſcène de fureur; une autre de tendreſſe, & j'en ſuis maintenant à une reconnoiſſance. Car nous ſommes convenus qu'il y auroit de tout cela dans votre piece.

(*) Ce rôle doit être baragouiné en Italien.

TRANQUILE.

Laiſſez-moi faire, vous ſerez content. Je tiens même l'idée d'une ſituation qui ſera neuve, j'en réponds.

TRIPLECROCHE.

A ce prix-là je travaillerai toujours pour vous, car moi je vous avoue bonnement mon foible. Je ſuis pour les coups de théâtre, & j'aimerois mieux ne pas compoſer une notte de ma vie que de travailler pour ces Auteurs froids qui ne ſavent pas varier le Spectacle & animer la Scène par quelques traits extraordinaires. Vive un Opéra, par exemple, quand on y voit un orage, un combat, un enchantement, ... à propos ou non. Cela produit de beaux momens pour la muſique, & le Spectateur ſurpris à la fois par les yeux & les oreilles, n'a pas le tems de la réflexion. Il applaudit malgré lui, & voilà le fin.

TRANQUILE.

Oui. Vous avez raiſon.

TRIPLECROCHE.

Il y a long-tems que je médite un plan ſuperbe, & qui feroit fortune. C'eſt un Opéra en trois actes. Le premier ſeroit l'Odiſſée d'Homere; le deuxieme repréſenteroit l'Enéide de Virgile, & le troiſieme

la Pharſale de Lucain, avec les Métamorphoſes d'Ovide pour les entre-actes & les ballets. Cela feroit un fracas diabolique au moins ; cela dameroit le pion à tous nos Opéras modernes. N'eſt-il pas vrai ?

TRANQUILE.

Cela feroit difficile à traiter.

TRIPLECROCHE.

Non, du tout. Il faudroit fort peu de paroles, mais en revanche un excellent Orcheſtre, un Décorateur intelligent & un habile Machiniſte, enſuite avoir ſoin de ſemer au Parterre quelques perſonnes adroites qui feroient remarquer les beaux endroits & battroient des mains à propos, & je vous garantis quarante repréſentations de ſuite... à moins d'indiſpoſition de quelques Actrices.

SCÈNE II.

Les mêmes, M. BOURDET, *entre se soutenant sur une béquille. Il est en robe de chambre & parle à la porte comme s'il disputoit avec quelqu'un.*

BOURDET.

EH bien c'est bon, c'est bon. En voilà assez. Voyez un peu l'entêtement ! Toujours à me parler de commerce, de fabrique.... Je vous ai déjà dit cent fois, ma chere femme, que je ne voulois plus me mêler de toutes ces fadaises-là, entendez-vous ? je viens à la campagne pour me délasser, je voudrois bien n'y entendre parler ni de vous, ni de votre maudit commerce qui me rompt la tête... (*Il avance au Poete.*) Eh bien ! Messieurs, cela va-t-il? Avez-vous fait notre petite affaire ?

TRANQUILE.

Monsieur, pas encore; mais, nous avançons.

BOURDET.

Pas encore ! Mais, Meſſieurs, il eſt fort ridicule de traîner ſi long-tems pour une miſere pareille. Je vous l'ai commandée dès hier, & vous allez me manquer de parole !

TRANQUILE.

Mais, Monſieur, nous n'avons pas perdu de tems. D'hier au ſoir ſeulement vous nous avez communiquê votre idée, nous nous ſommes mis après ce matin, & pour abréger nous avons épargné le plan, les caracteres, le nœud, l'intrigue, & nous avons déjà fait les trois quarts de la piece... On ne ſçauroit aller plus vîte.

BOURDET.

Meſſieurs, je ne ſais ce que c'eſt que de plan ni d'intrigue ; arrangez-vous comme vous voudrez, mais je la veux pour midi ; il me ſemble que j'en agi aſſez bien avec vous. Pour vous donner plus de cœur, je vous en ai payé la moitié d'avance, & je vous ai déjà griſé trois fois depuis vingt-quatre heures... Il n'y a ni Poètes ni Muſiciens qui tienne à cela.

TRANQUILE.

Monſieur, nous ne nous plaignons pas de

vos manieres, mais le génie n'eſt pas une choſe de commande, & Apollon lui-même, le Dieu des Vers & de la Muſique, ne vous ſerviroit pas plus promptement que nous.

BOURDET.

Eh! Meſſieurs, encore une fois, je ne connois ni le génie, ni Apollon, mais je ſais qu'il eſt pitoyable qu'avec de l'argent on ſoit ſi mal ſervi! Vous vous faites-là valoir pour une babiole d'Opéra que je vous paye au poids de l'or, & ſi j'avois tout d'abord envoyé chez un Epicier, j'aurois eu, à moitié moins cher, plus de vers qu'il ne m'en auroit fallu pour une Tragédie toute entiere...

TRANQUILE, *très-poſément.*

Ah! Monſieur, ſi vous êtes ſi preſſé, je ne ſuis pas ſorcier, moi; je ne ſais pas travailler en poſte. Il faut réfléchir, il faut peſer ce qu'on écrit, mais j'ai un de mes confrères, un jeune Auteur qui eſt poſitivement l'homme qu'il vous faut; Vers, Proſe, Comédie, Acroſtiche, Enigme ou Bouquet, rien ne lui coûte; Il a une routine pour tout cela, on diroit qu'il les jette au moule.

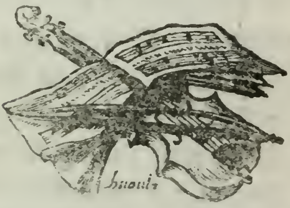
BOURDET.

Comment, ventrebleu ! C'eſt un tréſor qu'un Auteur comme ça. Je ne me ſoucie pas que cela ſoit bon, moi ; pourvu qu'il expédie c'eſt tout ce qu'il faut.... Ecoutez, ſi vous voulez que je vous pardonne le tems que vous m'avez fait perdre, allez vîte me chercher cet homme-là.

TRANQUILE.

J'y vais, Monſieur, j'y cours, & vous l'aurez tout à l'heure.

(Il s'en va très-poſément.)



SCENE III.

TRIPLECROCHE, BOURDET.

BOURDET.

OH ! cet homme-là me feroit mourir avec ſa lenteur & ſes réflexions . . . & vous , Monſieur Triplecroche , me ferez vous attendre auſſi ?

TRIPLECROCHE.

Moi, Monſieur, ma Muſique eſt preſque faite. Pour vous égayer, voulez-vous en entendre quelque choſe ?

BOURDET.

Volontiers : c'eſt mon fort que la Muſique. . . allez , je vous écoute.

TRIPLECROCHE.

D'abord, Monſieur, c'eſt l'ouverture. Vingt violons , ſix baſſons , baſſes , contrebaſſes , hautbois , Clarinettes & tambours ſont entendre un bruit de guerre. Les cors ſonnent la charge & les violons imitent le bruit des combattans. On entend les chevaux galopper. Patata , patata , patata & les coup de canon , c'eſt la baſſe. Pon ! pon ! pon ! & la pétarade des fuſils pif paf , pif

paf. Enſuite le cliquetis des ſabres & des épées, clic, clic, clac. Clic clac, clic, clac... Après tout ſe méle, c'eſt un bruit confus! les morts, les mourans, les hommes, les chevaux... on entend un bruit ſourd, c'eſt la baſſe continue, toutes blanches, romb, romb, romb, romb... l'armée prend la fuite, on pourſuit les vaincus... ce ſont les deſſus & les premiers violons. Giron, giron, giron, il faut aller la poſte ici. Sol, ſol, ſol, ſol, ſol. Vous voyez là trois lignes entieres de triples croches pour attraper les fuyards. Sol, ſol, ſol, ſol, ſol, & alors ſuccède un grand ſilence, la moitié de l'orcheſtre ſe repoſe, le ton redevient gratioſo. Pluſieurs ſoupirs & trois bémols à la clef avec accompagnement de flûtes. C'eſt un ſon plaintif & langoureux qui exprime le chagrin d'une abſence. Si, ſi, ſi, ut, ut, ut, re, mi, mi, mi, mi, ut, ſi, ſi, ſi, re, mi, ut, ut. Ici, le ton redevient un peu plus fort, par le moyen de trois dièzes qu'on ſubſtitue aux bémols, c'eſt un déſeſpoir amoureux. La, la, fa, ut, re, mi, ſol, mi, ſol, fa, fa, re, fa, la, ſol. Et alors tout part à la fois, tous les inſtrumens font un fracas épouvantable. C'eſt une tempête ſur mer. On entend le bruit des flots, les mats rompus, le ſiffiemens des cordages, les cris des matelots, le bruit des vents & des voîles,

un vacarme du diable ! & tout d'un coup le calme renait, la mer s'appaiſe, on ſifle & la toile ſe lève.

BOURDET.

Ma foi, Monſieur, voilà qui eſt merveilleuſement beau ! on n'y comprendra rien, mais tout ce fracas, ce tintamare, ce bacanal fait... oh cela remue terriblement... cela fait plaiſir.

TRIPLECROCHE.

Vous trouvez donc, Monſieur, ma Muſique...

BOURDET.

Admirable, en vérité ! .. mais dites-moi comment pouvez-vous compoſer comme cela, ſans ſavoir ſur quoi ? votre Muſique eſt faite & les paroles ne le ſont pas encor !

TRIPLECROCHE.

Ah Monſieur, c'eſt là le fin du métier. C'eſt ce qu'on appelle le grand tact. Mais avec un peu de réflexion, cela ne vous ſurprendra plus. Un Opéra, voyez-vous, eſt preſque toujours un ambigu moitié gai, & moitié triſte, un monſtre compoſé de ſcènes de fureur, de tendreſſe, de dépit... tantôt c'eſt une belle aurore, tantôt une ſombre nuit. Un amant querelle ſa maitreſſe ou bien ſe raccommode avec elle. Ce ſont des ſoupirs, des douleurs, des larmes, un enlèvement, un combat, des jardins, des ſatyres, des

fleurs, des ruisseaux qui murmurent, des oiseaux qui gazoüillent, une belle marche de Turcs, ou de soldats, pour faire spectacle, & puis l'on finit par un mariage. Voila le plan ordinaire & général de tous les Poèmes, dont la Musique devient l'ame. Nous autres grands Musiciens, nous savons tout cela, & pour qu'un Opéra soit divin, nous entre-lardons ces différentes scènes l'une dans l'autre, selon que l'enthousiasme nous inspire; & quand heureusement pour le public la Musique & les paroles se trouvent cadrer ensemble, cela forme les situations les plus intéressantes, & c'est alors qu'on crie au miracle.

BOURDET.

Et quand cela ne se rencontre pas?

TRIPLECROCHE.

Alors cela n'est pas tout-à-fait si beau, mais le public n'y perd pas tout non plus, & voila où l'adresse du Musicien & le talent des Comédiens deviennent plus nécessaires ... Qu'il y ait en ce moment sur la scène un Chanteur élégant ou une Actrice jolie, dont le gosier semblable à celui du Rossignol, fredonne agréablement, bientôt le public occupé de la Chanteuse perd de vue l'intrigue & l'intérêt, il applaudit la voix & ne regarde plus si l'ouvrage est bien assorti.

BOURDET.

Comment diable ! il me paroit que vous connoiſſez à fond toutes les rubriques du métier. Tant mieux, cela me donne bonne idée de notre petit ouvrage.

TRIPLECROCHE.

Tranquilliſez vous, allez Monſieur, j'ai dans la tête l'idée d'une fugue qui emportera tous les ſpectateurs, & je tiens déja le refrein d'un Vaudeville que je veux faire ſervir à dix Opéras nouveaux, en le déguiſant un tant ſoit peu... très-humble ſerviteur. (*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

BOURDET, *ſeul d'abord*, L'IMPROMPTU, *entre enſuite.*

BOURDET.

LA peſte ! cet homme-là en ſçait long ! cela ira bien avec ce nouveau Poète que j'attens...

L'IMPROMPTU, *s'avançant.*

Monſieur Tranquile m'a dit, Monſieur...

BOURDET.

Monſieur Tranquile ! ah bon ! je ſais, je ſais... c'eſt vous qui êtes...

L'IMPROMPTU.

Je ſuis Auteur Dramatique, Monſieur, pour vous ſervir. J'ai travaillé à Paris pour les différents théâtres, & j'ai actuellement dans mon porte-feuille pluſieurs pièces... il y en aura peut-être qui vous conviendront.

BOURDET.

Eh bien, Monſieur, ſi vous voulez, nous en ferons la revue ?

L'IMPROMPTU.

Avec plaiſir, Monſieur. (*Il tire ſon porte-feuille & différents papiers, il lit.*) Idée nouvelle. Plan d'une Tragédie en ſept actes. Le premier contiendra le vocabulaire des Acteurs ; le ſecond la carte des lieux, Villes, Provinces, Royaumes mentionnés dans la Pièce ; le troiſieme ſera tout en expoſition ; le quatrieme en récits ; le cinquieme en marches & évolutions militaires, le ſixieme en monologues ; & le ſeptieme en coups de théâtre, décorations & ballets.

Plan d'un Opéra fait à l'épargne, dans la compoſition duquel il n'entrera que cinquante mots tout au plus par le moyen des répétitions ; avec un répertoire des mots propres pour les roulades & cadences, ouvrage indiſpenſable pour les Poètes lyriques.

Le tour du monde, Opéra en quatre actes,

où

où l'on a trouvé le ſecret de conſerver l'unité de tems & de lieu, & où les Acteurs parcourent l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, ſans changer de place.

BOURDET.

Ah! par exemple, celui là eſt impoſſible.

L'IMPROMPTU.

Pardonnez-moi, Monſieur. L'action ſe paſſe en dormant, & les Acteurs n'ont que rêvé ce qu'ils croyent avoir fait.

BOURDET.

Rêvé!.. Oh bien, Monſieur, cela ne prendra pas.

L'IMPROMPTU.

Pourquoi pas, Monſieur? On a ſi ſouvent vû dormir les ſpectateurs à l'Opéra, que les Acteurs peuvent bien une fois prendre leur revanche.

Voici encore des Comédies où l'on pleure, des Tragédies en ponctuations & ſens ſuſpendus; des Opéras bouffons, où il y a des batailles; d'autres où la Muſique empêche d'entendre les paroles; le tout formant un répertoire complet avec des programes de ballets aſſortis.

BOURDET.

Monſieur, je trouve tout cela fort beau: mais cela ne peut pas faire mon affaire. Je voudrois

quelque chose de plus ſimple, là, un petit divertiſſement.

L'IMPROMPTU.

Eh bien, Monſieur, vous n'avez qu'à parler, donnez-moi ſeulement le titre, je vais vous en faire une autre ſur le champ.

BOURDET.

Comment, là, tout de ſuite?

L'IMPROMPTU.

Oui, Monſieur, je ne vous demande que le tems de l'écrire.

BOURDET.

Oh parbleu, voila qui eſt incroyable! Mais enfin, il faut bien reflêchir...

L'IMPROMPTU.

Reflêchir! allons donc, Monſieur, vous n'y penſez pas; un François, un Poète, ſachez qu'enthouſiaſme & reflexion ne ſe rencontrent jamais.
Je me nomme l'Impromptu, je penſe à l'impromptu, & quand quelque choſe m'affecte à l'impromptu, je le témoigne à l'impromptu.

BOURDET.

Je le crois, mais enfin il eſt des choſes...

L'IMPROMPTU.

Eh non Monſieur, le bien, le mal, tout vient à l'impromptu; l'amour nait à l'impromptu, il

meurt à l'impromptu, on fait fortune à l'impromptu, on se ruine à l'impromptu, & d'impromptu en impromptu, toute la vie n'est qu'impromptu.

BOURDET.

Oh bien, Monsieur de l'Impromptu, puisque vous allez si vîte en besogne, je vous occuperai souvent : entrez ici à côté dans mon cabinet, je vais vous y rejoindre, & je vous donnerai l'idée d'une piece que nous travaillerons ensemble.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, VERMILLON.

VERMILLON, *à Bourdet.*

PARDON, Monsieur ; j'ai entendu dire que vous vouliez faire une décoration à votre Théâtre, & comme sans vanité, j'excelle dans ce genre, je viens vous proposer mes services.

BOURDET.

Ah ! Monsieur est peintre ?

VERMILLON.

Oui, Monsieur, sauf votre respect, & je viens de la part de Monsieur Brocardin qui doit vous avoir parlé de moi.

BOURDET.

Oui, oui; je me rappelle... Ecoutez Monſieur l'Impromptu; tenez, paſſez dans mon cabinet, ici, voyez vous, j'ai deux mots à dire à Monſieur, & je vais vous rejoindre. (*l'Impromptu ſort.*) A nous deux, Monſieur.

SCÈNE VI.

BOURDET, VERMILLON.

VERMILLON.

MONSIEUR, il faut ſavoir d'abord dans quel genre eſt la piece que vous voulez donner; car, voyez-vous, il y a peintre & peintre. Moi, je ne ſuis pas de ces barbouilleurs d'enſeignes, de ces peintres en cu de ſac qui ne ſavent deſſiner que *défenſes ſont faites*.... Je travaille en tout genre, & je me pique ſurtout de faire des décorations catalogues aux pieces.

BOURDET.

Je le crois, Monſieur; d'ailleurs je m'y connois un peu, voyez vous, & l'autre jour j'ai vu un morceau de vous qui ... ma foi...

VERMILLON.

Une bataille?

BOURDET.

Non, c'étoit....

VRRMILLON.

Un morceau d'architecture ?

BOURDET.

Non, non, une tête...

VERMILLON.

Ah! une Académie ! un busque d'Alexandre, peut être ?

BOURDET.

Non, non, dans la rue Saint-Martin, une tête de Nègre....

VERMILLON.

Ah ! l'enseigne de Monsieur Brocardin... Je m'en vas vous dire ... j'ai bien voulu ... pour lui faire plaisir ... mais sans conséquence au moins ... car je...

BOURDET.

Oh ! elle étoit ma foi bien troussée ! j'ai vû peu de portraits plus frapans ... & attendez, comment diable y avoit-il dessous ? au ... au ...

VERMILLON.

Au Roi de Maroc.

BOURDET.

Oui, au Roi de Maroc !... avec un sabre !... il avoit ma foi bon air, & je suis sur, sans avoir vû l'homme, que cela doit lui ressembler.

VERMILLON.

Oh ! pour ce qui eſt de ça ... je n'ai pas d'amour propre, mais pour ce qui eſt du portrait, ni la Tour, ni Vanloo... Enfin ſuffit, chacun ſon genre.

BOURDET.

Vous avez raiſon ; mais pourquoi ne pas mettre un morceau comme ça au Salon : cela vous feroit honneur.

VERMILLON.

Monſieur, c'eſt par politique. Au Salon, voyez-vous, il faut de la protection ... & puis cela n'a qu'un tems. Mais, où il eſt à la porte Saint-Martin, cela ſe voit tous les jours ; un étranger entre ou ſort, il examine mon tableau ; il s'arrête, il s'informe, & le mérite perce en dépit des envieux.

BOURDET.

Oui ma foi, c'eſt bien dit... Ah ça, Monſieur Vermillon, je voudrois avoir une petite décoration bien gentille ; dans le goût de.... Voyez-vous, ma piece eſt champêtre, il faut quelque choſe de léger.

VERMILLON.

En ce cas là, Monſieur, il faudra d'abord ſur la droite un beau palais, avec une place publique, deux fontaines & une colonade.

BOURDET.

Comment, Monſieur, vous n'y penſez pas.

VERMILLON.

Pardonnez-moi, Monſieur, pardonnez-moi. Sur la gauche un Temple avec de belles ſtatues, & dans le lointain on appercevra la mer avec des vaiſſeaux. Cela ſera un fort beau coup d'œil.

BOURDET.

Mais, Monſieur, ma piece n'eſt qu'une Paſtorale.

VERMILLON.

C'eſt juſtement pour cela. Plus une choſe eſt ſimple, plus elle a beſoin d'être relevé par l'éclat de la décoration.

BOURDET.

Mais non, cela feroit un contre-ſens.

VERMILLON.

Point du tout, Monſieur; c'eſt aujourd'hui la grande mode, & tant de petits riens que l'on voit tous les jours, ne paſſent qu'à la faveur de la muſique & de la peinture.

BOURDET.

Oh! mode tant qu'il vous plaira, moi, je veux faire à ma tête, & j'ai l'idée de la plus jolie décoration du monde. Ecoutez-moi.

VERMILLON.

Voyons, Monſieur.

BOURDET.

Le Théâtre repréſentera un bois d'un côté, voyez-vous, avec des arbres, beaucoup d'arbres-là, bien épais, un bois enfin, vous entendez-bien, & de l'autre côté une plaine, une grande plaine où des bergers & des jeunes filles ſont occupés à paître leurs brebis & à traire leurs vaches. C'eſt champêtre ça! voilà un coup d'œil agréable!... tout d'un coup l'on verra ſortir du bois des Satires qui enleveront les jeunes filles; les bergers courent après pour les ſecourir; mais ils ſont arrêtés par des loups & des tigres qui les déchirent & les mettent en pieces... Hem? qu'en dites-vous? C'eſt une idée celle là!

VERMILLON.

Oui, Monſieur, & belle même.

BOURDET.

Oh pour le goût, on ne peut pas me le diſputer, & c'eſt ce qui eſt cauſe de ma fortune; car enfin... croyez-vous... ma manufacture... qu'eſt-ce qui m'a donné ce grand débit? Et mes beaux papiers de la Chine que je fabrique dans le fauxbourg Saint-Denis. Tout ça part de là. (*ſe touchant la tête.*) c'eſt l'idée ... auſſi mes confreres en enragent, mais là, là, patience, je vais bientôt quitter le commerce, & je ne veux plus me mêler que de grandes choſes.

VERMILLON.

Ce ſera fort bien fait.

BOURDET.

Je vais vous faire voir mon Théâtre, & vous prendrez vos dimenſions pour m'executer cela tout de ſuite.

VERMILLON.

Quand vous voudrez, Monſieur, je vais chercher mes couleurs & mes pinceaux, & dans l'inſtant je ſuis à vos ordres.

BOURDET.

Allez, je vous attens ... bon. Voilà qui va fort bien ... ma piece ſera faite aujourd'hui, ma muſique demain, mes décorations après demain, & Dimanche je donnerai ma fête ... ce ſera parbleu une ſemaine bien employée! Il faut que je donne mes ordres à ma femme de charge ſur tout cela. Hola, eh, Hortenſe. (*il appelle.*) Hortenſe ! elle n'eſt jamais là quand j'ai beſoin d'elle Hortenſe ! Hortenſe... Quelqu'un donc ?

NICOLE, *ſous le nom d'*HORTENSE, *derriere le Théâtre.*

Eh ben, queuque c'eſt ?

BOURDET.

Et venez donc, Mademoiſelle.

NICOLE.

Et jarni je courons tant qu'j'avons de force,

SCÈNE VII.

BOURDET, NICOLE.

NICOLE.

QUEUQU'VOUS avez donc à geuler, not Maître?

BOURDET.

Eh! ventrebleu, Mademoiſelle, voilà deux heures que je vous appelle.

NICOLE.

Ah! jarni, ſauf vot'reſpect, c'à n'eſt pas vrai not'Maître, j'équions ſus l'pas d'la porte d'la cuiſine, & j'navons pas entendu ſonner not'nom.

BOURDET.

Comment je n'ai pas crié vingt fois Hortenſe! Hortenſe! J'en ſuis tout enroué.

NICOLE.

Ah! la peſte ſoit de vous & de ce chien d'nom-là! ma fine je l'oublions toujours. Queu rage avez-vous auſſi de m'donner des ſobriquets comme ça, que ne m'appeliez-vous Nicole tout court. Je vous répondrions tout de ſuite. Mais vot'Hortenſe m'embrouille.

BOURDET.

Ah! ç'a vous embrouille.

NICOLE.

Eh! pardine oui. C'eſt comme vous encore. Vous vous appellez Bourdet, feu vot'pere défunt, devant Dieu ſoit ſon ame d'heureuſe mémoire, s'appelloit Bourdet auſſi, v'là qu'eſt ben, ça s'entend. Point du tout, v'là qu'un rat vous prend & pis zeſte, c'eſt pus Bourdet qu'on vous appelle, faut dire Monſieur de la Bourdiniere; & toujours des chiens d'noms qu'on ne peut pas ſe fourrer dans la tête.

BOURDET.

Tout doux, tout doux, Mademoiſelle, ne vous échauffez - pas.

NICOLE.

Eh! morgué, pas tant de politeſſe, ſte Mamzelle là me chiffonne l'oreille. J'aimons mieux être Nicole, encore uu coup, & laver vot'vaiſſelle ou filer not'rouet, comme j'avions d'habitude; mais, jarni, vous êtes un boulverſeux de maiſon & de tout. Je n'm'étonne pas ſi vot'femme qui eſt une brave femme dà, car j'en réponderions comme de nous-même, al ne peut pas vivre avec vous, y a toujours queu-

que dérangement nouveau. Al me disoit encore ce matin, j'crais qu'mon mari d'vient fou, & par la jarni, si j'osions, je vous le dirions ben itou.

BOURDET.

Et sur quoi me dirois-tu cela?

NICOLE.

Ah mordine, sus quoi? Sus tout premierement. Ded'puis queuque tems je n'savons sus quelle herbe vous marchez, mais tant y a que vous n'êtes pas reconnoissabe. Aute fois vous travaillez, vous vous mêliez de vos affaires; à présent vous n'y voulez pas mette le nez; vous n'êtes rien, soit dit sans vous déplaire, vous n'êtes rien, révérence parler, qu'un marchand de papier d'images, & v'la que vous voulez faire le Seigneur, là, queuque Receveux des Tailles. Vot'femme s'appelloit la une telle tout bonnement, à présent c'est Madame, gros comme le bras; vous n'aviez qu'un garçon d'boutique pour faire vos commissions, à st'heure-ci, c'est mon laquais par-ci, mon laquais par-là; j'équions vot'cuisiniere & ben mince encore; v'là que j'sommes débatisée, j'sommes devenus la femme de chambre, femme de charge, que sais-je moi... à quoi j'n'entendons rien, & le reste de

d'même : on ne ſait pus ſus queu pieds danſer ici. Ce qu'on fait déjà & d'une, ce n'eſt jamais ce qui faut faire ; quand on vous croit là, vous êtes ici ; quand on vous parle de ſt'ici, vous répondez de ſt'ilà ; & pis vos comédies, & pis vos muſiques, & pis vos feux d'artifice.....

BOURDET.

Mais Nicole, Nicole !

NICOLE.

Tenez morgué, Monſieur, c'eſt par amiqué que je vous diſons tout ça, mais me v'là lâchée, faut que j'vous parle. C'eſt une honte à vous.

BOURDET.

Taiſez-vous.

NICOLE.

Non, Monſieur, faut que je vous débride ma chance, auſſi ben je m'apperçevons aſſez que tout ça tournera mal.

BOURDET.

Nicole, à la fin, ſavez-vous que vous m'impatientez ?

NICOLE.

Oh, morgué, c'eſt égal ! tout ça c'eſt pour vot'bien voyez-vous, v'zavez des flatteurs, des

gens qui vous trompent, mais quand vous n'aurez pus rien y vous tournerons le dos.

BOURDET, *s'impatientant.*

Ah! l'impertinente creature.

NICOLE.

Impertinente! V'là ce que c'eſt, faites entendre raiſon aux gens, v'la comme ils vous traitent.

BOURDET.

Veux-tu t'en aller?

NICOLE.

Oui, oui, je m'en vas, mais croyez-moi, faites vot'profit de tout ça.

BOURDET.

Ah, coquine! ſi tu me fais aller après toi...

NICOLE.

Eh! non, non, ne vous échauffez-pas. Piſque vous le prenez à mal, je ne vous parlerons pus, mais de tout ce que je vous avons dit-là, je n'en rabattrons pas une ſylabe, (*en s'en allant.*) vous êtes un étourdi...

BOURDET, *la menaçant en se levant.*

Ah coquine !

NICOLE, *de loin, sur la porte de la chambre.*

Un glorieux !

BOURDET.

Ah ! scélérate.

NICOLE.

Un dissipeux de tout bien.

BOURDET.

Ah ! malheureuse.

NICOLE.

Vous vous mêlez de tout ce que vous n'avez que faire, & vous finirez à l'Hôpital. Voilà mon dernier mot. (*Elle se sauve.*)

BOURDET.

Ah miserable ! je vais t'assommer.

(*Il va après elle, mais il est arrêté par quelqu'un qui entre.*)

SCÈNE VIII.

BOURDET, CATAUGAN, *avec une boëte ſous le bras, pleine de perruques.*

CATAUGAN, *en Gaſcon.*

SERBITUR, Monſu, je ſais de vonne part que bous préparez une petite fête, & je biens pour bous offrir de quoi former toute ſorte de dibertiſſement... boulez-vous Tragédie, Comédie, Opéra, Balets? J'ai tout ici deſſous le vras, bous n'avez qu'à parler.

BOURDET.

Comment çà? des marionnettes donc?

CATAUGAN.

Qu'appellez-bous Monſu, des marionnettes! Ce ſont des caratteres béritables, repréſentans les perſonnes, ſenſibles aux yeux de l'imagination comme à ceux du corps.

BOURDET.

Allons donc, c'eſt impoſſible.

CATAUGAN.

Impoſſible Monſu! Je bous proube le contraire. Jettez ici les yeux. (*Il vuide la boëte, on voit toutes les perruques.*)

BOURDET.

BOURDET.

Eh parbleu, vous vous moquez ; ce ſont des perruques.

CATAUGAN.

Eh donc des perruques ! abec quoi boulez bous jouer une Comédie, ſi ce n'eſt abec des perruques ? bous boyez là tous les genres poſſibles. Entrons un peu dans un petit détail. Boulez-bous par exemple un Poète ? . . Eh bien Monſu le boila le Poète (*Il ſoulève une Perruque.*) Cette perruque ſéche, déchirée en cherchant la rime, point de chebeux ſur le toupet, la cerbelle vrulée, c'eſt un coup de Phœbus . . . boulez-bous un Muſicien ? Le voila (*Il montre une autre perruque.*) Ces deux faces qui s'en bont l'une en g. ré ſol, l'autre en e-fut fa. Cette grecque qui menace le ciel & repréſente une fugue. Boyez ici ce peintre ; admirez ce beau déſordre, un côté plat, l'autre élebé, repréſentation de la nature, d'un côté des colines, de l'autre des montagnes ; les chebeux vrouillés partout & droits ſur le ſommet de la tête, c'eſt le moment de l'enthouſiaſme.

BOURDET.

Mais oui, je commence à comprendre.

CATAUGAN.

Remarquez je bous prie, Monſu, la dignité

de cette coëffure blanche ... boyez-bous ce bieillard reſpectable ! ... C'eſt un pere de famille qui s'attendrit ſur le déſordre de ſes enfans. Cette perruque ſeule peut faire l'ame d'un Drame ou le dénouement d'une Tragédie. Boyez ce Conſeiller de Probince, qui bient épouſer une bourgeoiſe de Paris ; ce Clerc de Notaire ſous la papillotte. Regardez cette autre, l'effroi du Bareau ! cette perruque a gagné plus de cauſes & ruiné plus de famille, qu'il n'y reſte de chebeux.

BOURDET.

La peſte ! Mais vous donnez bien de l'intérêt à vos perruques.

CATAUGAN.

Ah ! Monſu. La perruque ! bous ne poubez rien ſans la perruque. Petits maîtres, gens de robe, perſonnages graves, homme d'age, jeuneſſe étourdie, gens ſenſés, tout dépend de la perruque, tout eſt ſoumis à la perruque. Perruque nouée, perruque quarrée, perruque tapée, perruque cardée, perruque à marteaux, perruque à bourſe, perruque à circonſtance, perruque à la brigadiere, perruque de bille, perruque de campagne, perruque de tout age de toute condition, à la cour, à la bille, au village ; partout bous ne voyez que perruque,

la perruque eſt l'ame de tout, & hors de la perruque, point de ſalut.

BOURDET.

C'eſt vrai votre remarque eſt juſte pour la Comédie, mais pour la danſe, par exemple?

CATAUGAN.

Pour la danſe; eh donc dans un balet, boulez-bous aboir un pas de furie? bous prenez une queue de chebal; bous l'ajuſtez en façon de perruque, la criniere hériſſée, tombant ſur les épaules abec les crins tortillez comme autant de diablotins & de petits ſerpentaux, boilà la furie. (*Il montre une groſſe perruque noire.*) Elle peut encor ſervir pour figurer un Procureur, un Greffier, ou tel autre de même eſpèce.

BOURDET.

Monſieur, il eſt fort agréable de ſavoir tous ces détails-là.

CATAUGAN.

Oui Monſu, la perruque peut ſervir à caratériſer toutes les paſſions du cœur humain, & ce que les le Brun, les Michel Ange, les Raphael ſandis, faiſoient avec leur pinceau, je l'exécute abec mes perruques. Qu'un homme par exemple ſoit triſte, rongé d'humeur ou de dépit: cet homme a la perruque baiſſée deſſus les yeux, la bue toute cachée; on diroit pour

ainſi dire qu'il ait toute la tête renfermée dans la perruque. Au contraire, eſt-il gai, jovial ou content ? bous-boyez la perruque en arriere, les chebeux boltigeans, une phiſionomie ouberte un air de ſatisfaction, répandu ſur toute la figure... Eſt-ce de la colere ? Sandis ! Un coup de poing ſur la perruque, elle tombe ſur l'oreille en tapageur, voila la figure d'un déterminé ! & ainſi du reſte, Monſu....

BOURDET.

Mais, Monſieur, avec ce talent là, vous devez avoir bien de l'occupation.

CATAUGAN.

Oui, Monſu, l'oubrage me galope de toutes parts, je ſuis même en correſpondance avec les puiſſances.

BOURDET.

Eſt-il poſſible ?

CATAUGAN.

Je biens de faire l'entrepriſe de la plus forte tête de l'Europe.

BOURDET.

Eh qui donc s'il vous plait ?

CATAUGAN.

J'ai reçu nobiſſimé, des lettres de Conſtantinople & j'ai de commande une perruque de cé-

rémonie pour le grand Bisir, abec une varve postiche pour le Mouphti, & je suis à chercher maintenant pour l'assortiment du poil.

BOURDET.

Ma foi, Monsieur, si tous vos confreres vous ressembloient, l'état de la perruque seroit un état conséquent.

CATAUGAN.

Conséquent, Monsu ! Ce seroit le premier de tous. Effectivement tous les autres nous passent par les mains. La nature, boyez-bous, ne fait que des têtes à perruques, & nous sommes les peintres de la figure; c'est le peigne, sandis, qui fait ressortir tous les traits de la phisionomie.

BOURDET.

Oh ! c'est un peu trop dire, aussi.

CATAUGAN.

Non, Monsu, combien boit on de gens tous les jours qui sortant du lit, semblent des petits ours mal léchés; un tour chez le perruquier, boila des petits adonis.... ah ! sandis, combien de faux baptistaires nous signons chaque matin sur le front de nos pratiques ?... Celui-ci est un jeune étourdi qui postule un emploi, sa figure à lèvent, son air évaporé lui fait du tort, éloigne la confiance. Mettez-bous là, Monsu ; crac un

coup-de peigne, un toupet en oiſeau royal, trois boucles détachées, & les chebeux à la conſeillere, boila une tête grave, une figure raiſonnable, & l'emploi lui vient en trois accommodages. Cet autre bieillard preſque décrépit, médite une conquête, mais ſa belle lui tient rigueur, je lui relève la grecque avec une petite boucle à l'œil & poudré à blanc, le boila rajeuni de trente ans, allez beau Narciſſe, triomphez de votre inhumaine... chaque jour nouveau prodige de la perruque, nouvelle métamorphoſe combien de femmes qui doivent au perruquier les trois quarts de leurs adorateurs & qui n'ont fait fortune dans le monde, qu'à l'aide du poſtiche que nous ſavons leur appliquer.

BOURDET.

Je le crois bien.

CATAUGAN.

Je ne beux bous compter qu'un trait de mon ſçavoir faire. Quand ſur le bruit de ma réputation je quittai Bordeaux pour venir m'établir dans Paris; un beau jour je fus mandé chez un homme d'importance. Je pars, j'arrive, j'entre chez cet homme, & dès la porte, j'apperçois un grand corps; mais je ne bois point de tête; le diable me retape, ce n'étoit qu'une citrouille deſſus les épaules, cela n'avoit pas figure humaine.

Je m'approche, je cherche le nez, point de nez; je cherche les zieux, point de zieux; en revanche une grande vouche qui lui mordoit les deux oreilles. De cette façon de porte cochère il sort une voix qui me dit, Monsu, faites moi une perruque à l'air de mon visage. Sandis! je répondis, Monsu, ce n'est pas une petite opération, je ne bous promets pas de réussir, mais cependant je ferai l'impossible... effectivement Monsu, je combine si bien mon plan, que j'exécute la perruque, & huit jours après, cet homme qu'on pouvoit montrer à la foire comme une vête rare, épouse, grace à ma perruque, une fille de quinze mille livres de rente.

BOURDET.

Il vous a ma foi bien de l'obligation.

CATAUGAN.

Cela m'a fait un honneur infini! & cet homme a été très-reconnoissant. En récompense il m'a assigné une pension biagère, de quinze francs de rente, à prendre jusqu'au dernier chebeu de la perruque.

BOURDET.

C'est juste! il vous devoit bien cela.

CATAUGAN.

Et quand je me suis fait connoître sur les bords de la garonne, que je me suis fait recevoir Maî-

tre, qui croyez-bous, qui fut mon chef d'œuvre de réception ? Quel genre de perruque ? debinez.

BOURDET.

Une perruque de Conſeiller ?

CATAUGAN.

Non.

BOURDET.

Une perruque à marteau ?

CATAUGAN.

Non.

BOURDET.

A la brigadiere ?

CATAUGAN.

Non.

BOURDET.

Ah ma foi, je ne peux pas deviner çà.

CATAUGAN.

Monſu, j'ai exécuté en perruque, la chebelure de la fameuſe Comète qui a paru du tems de Jules Céſar...

BOURDET.

Allons donc, vous plaiſantez.

CATAUGAN.

Non Monſu. Elle fait encore aujourd'hui l'admiration de tout l'obſervatoire.

SCÈNE IX.

Les Acteurs précédens, REQUIEM.

REQUIEM.

BONJOUR, Monſieur de la Bourdiniere. ..

BOURDET.

Ah votre ſerviteur, Monſieur Requiem.... pardon Monſieur de la perruque, j'ai des affaires maintenant ; mais je vous enverrai chercher dans un autre moment.

CATAUGAN.

A botre aiſe, Monſu. Boici mon adreſſe... Monſieur Catאugan, entrepreneur de coëffures pour femmes ; fait des perruques pour homme à la grecque, à la moderne, à la turque, à la chinoiſe, demeurant ſur le quai de la tignace, à l'enſeigne de l'étrille. (*Il ſort.*)

SCÈNE X.

BOURDET, REQUIEM.

BOURDET.

AH ! Monſieur Requiem, je ſuis bien aiſe de vous voir. J'ai ſouffert toute la nuit beaucoup de ma jambe.

REQUIEM.

Tant mieux, Monſieur, tant mieux, quand un malade ſent ſon mal, c'eſt ſigne qu'il n'eſt pas déſeſpéré.

BOURDET.

Oui, mais ma jambe devient plus lourde, & je ne peux preſque plus marcher.

REQUIEM.

Tant mieux, Monſieur; moins vous fatiguerez & plutôt vous ſerez guéri.

BOURDET.

J'entends bien votre raiſon; mais cela m'occaſionne depuis quelque tems des maux de tête qui m'inquiettent.

REQUIEM.

Des maux de tête! .. Tant mieux, Monſieur, c'eſt ſigne que le mal veut changer de place.

BOURDET.

Oh non pas, car l'un n'empêche pas l'autre. J'ai mal à la jambe & à la tête, tout à la fois.

REQUIEM.

Tout à la fois !.. Tant mieux, Monſieur, tant mieux, c'eſt ſigne que la douleur ſe partage, elle en ſera moins forte.

BOURDET.

Moins forte ; & non, de par tous les diables au contraire ; elle augmente, & je ſouffre plus que jamais.

REQUIEM.

Plus que jamais !... tant mieux, Monſieur, c'eſt ſigne que le mal tire à ſa fin. Il joue de ſon reſte.

BOURDET.

Ah à la bonne heure ! c'eſt peut être auſſi le chagrin qui fait empirer mon mal...je viens d'apprendre que mon aſſocié étoit à l'agonie.

REQUIEM.

Tant mieux, Monſieur.

BOURDET.

Comment tant mieux ? cet homme qui va peut-être mourir !

REQUIEM.

Ce n'eſt pas pour lui que je dis tant mieux, c'eſt pour vous, Monſieur, il vaut beaucoup mieux que votre redoublement vienne de là voyez-vous, que d'un mal réel; il y a plus de reméde.

BOURDET.

Ce que j'aime de vous, Monſieur Requiem, c'eſt que vous êtes bien conſolant en vérité c'eſt un plaiſir d'étre malade avec vous.

REQUIEM.

Mais, Monſieur, c'eſt naturel. Il ne faut jamais inquieter ſes malades. Pour moi je n'ai jamais épouvanté les miens, & j'en ai connus tels qui auroient mieux aimé mourir avec moi que de guérir avec un autre.

SCÈNE XI.

Les mêmes, NICOLE, *apportant une lettre.*

BOURDET.

COMMENT coquine! te voilà encore?

NICOLE.

Eh! jarni vous êtes toujours en colere depis queuque tems; tenez, v'là pour vous égayer. (*Elle lui donne la lettre cachetée de noir & s'en va.*)

BOURDET.

Ce ſont nouvelles de mon Aſſocié... Ah morbleu! elle eſt cachetée de noir... (*Il lit.*)

» Monſieur, je vous donne avis que votre
» Aſſocié eſt mort hier au ſoir; je ne doute
» pas que vous ne ſoyez ſenſible à cette perte;
» mais ce qui vous intéreſſera d'avantage encore,
» c'eſt que votre Commis, profitant du déſor-
» dre que ſa mort a occaſionné, eſt parti cette
» nuit & a emporté tous les fonds qui étoient
» dans votre caiſſe... Il y a long-tems qu'on
» vous avertiſſoit de revenir, mais vous n'en avez
» voulu tenir compte. Cela vous apprendra à
» vous mêler une autrefois de vos affaires ».

(*Il parle.*) Ah ! morbleu le coquin ! Il m'emporte vingt mille francs. Eh vîte, Monſieur Requiem, il faut penſer ma jambe, & je vais partir pour Paris, & envoyer du monde après lui.

SCÈNE XII.

Les mêmes, NICOLE, *revient en conrant & criant.*

NICOLE.

MISERICORDE! au feu! au feu!

BOURDET.

Eh bien! eh bien! Nicole! qu'eſt-ce que c'eſt donc? qu'eſt-ce qu'il y a?

NICOLE.

Ah! Monſieur, tout eſt perdu.

REQUIEM.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

BOURDET.

Parleras-tu donc?

NICOLE.

Ah mon pauvre Maître! Je vous l'avois bien dit, avec vos feux d'artifice...

BOURDET.

Eh bien! après donc?

NICOLE.

Eh bien! ſt'homme que vous aviez enfermé la-bas dans ce pavillon neuf, pour faire ſes fuſées & ſes ſoleils, a voulu tirer queuque pétards, le feu a pris à la charpente du plancher, on a été pour abattre le toît; mais morgué le bâtiment étoit de boue & de crachat, car ſi-tôt qu'on a touché tant ſeulement la couverture, toute la maiſon eſt tombé ſans ſus deſſous.

BOURDET.

Ah malheureux! je ſuis perdu.

NICOLE.

Tout le monde dit comme-ça que c'eſt la faute de l'Architeque, & que les fondemens ne valoient rien.

BOURDET.

Ah! le ſcéléra, me voilà ruiné.

REQUIEM, *à part.*

Ruiné! Oh bien le dénouement ne va pas tarder.

BOURDET.

Allons vîte, Monſieur Requiem, panſez-

moi, je vous en prie, que j'aille voir ſi je pourrai ſauver quelque choſe; ou du moins faire un bon procès à ce coquin-là.

REQUIEM.

Ma foi, Monſieur, il eſt inutile de vous amuſer plus long-tems. Je ne ſais pas actuellement ſi vous auriez de quoi me bien payer mes viſites; il ne faut plus vous tromper. Je vous avouerai naturellement que je ne connois rien à votre mal, & que s'il en eſt encore tems, je vous conſeille de vous adreſſer à quelqu'autre Médecins que moi.

BOURDET.

Comment donc! que voulez-vous dire?

REQUIEM.

Que vous auriez mieux fait de remettre votre jambe entre les mains de l'Architecte qui vous a ruiné, & de me donner à moi, la conduite de votre bâtiment, nous aurions mieux réuſſi tous les deux.

BOURDET.

Mais, je ne vous entends pas.

REQUIEM.

Je m'explique, Monſieur, vous avez la manie de vous méler de tout ce qui ne vous regarde

garde pas ; & voilà ce qui fait notre tort à tous. Il y a quelque tems quand vous voulûtes faire bâtir, j'étois maçon, moi, je me ſuis préſenté à vous, mais vous avez voulu me faire exécuter un plan de votre idée, qui n'avoit pas le ſens commun ; je m'y ſuis refuſé. Monſieur de la Lancette, qui ne faiſoit pas fortune dans ſon état de Chirurgien, & qui avoit eu quelque principe de mon métier, s'eſt chargé de votre bâtiment, & ce n'eſt pas ſa faute, ſi, en ſuivant votre plan, il a fait de mauvais ouvrage.

NICOLE.

Ah ! morguenne, c'eſt vrai auſſi ; v'là ce que je vous avons dit cent fois.

BOURDET.

Mais vous, morbleu ! vous qui m'avez eſtropié.

REQUIEM.

Moi, Monſieur, c'eſt tout auſſi ſimple. Vous êtes tombé malade quelque tems après... Vous avez fait chercher un Chirurgien, il n'y en avoit plus dans le village. Ma foi l'exemple de Monſieur de la Lancette m'a tenté, j'ai fait comme lui ; j'ai troqué de métier. J'ai endoſſé la robe, vous ne m'avez pas reconnu ; j'ai panſé votre jambe comme j'ai pu. Ce n'eſt pas ma faute ſi

je ne vous ai pas guéri, mais la leçon doit vous corriger; il vous en coutera une jambe & une maiſon, ce n'eſt pas trop pour devenir ſage, & nous apprendrons tous à vos dépens à ne nous mêler dorénavant que de ce que nous ſaurons bien.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

BOURDET, L'IMPROMPTU, VERMILLON, TRIPLECROCHE *entrant l'un après l'autre.*

BOURDET.

Ah! ſcélérats! voleurs maudits! me voilà déſeſpéré, anéanti!

L'IMPROMPTU.

Monſieur, en vous attendant je viens de compoſer un petit impromptu qui, j'eſpere...

BOURDET.

Ah ventrebleu! il m'en arrive un cruel impromptu!

VERMILLON.

Monſieur, voici mes pinceaux, & ma palett

toute chargée, & je vous apporte un petit croquis de decoration.

NICOLE.

Que le diable te croque, chien de barboilleur!

TRIPLECROCHE.

Ah! vivat! Monſiou, vivat! je viens de vous trouver oun accord en be, ſa, ſi, qui vous ſera venir la chair de poule. Ecoutez-le.

NICOLE.

A l'autre! que le Diable vous emporte tous.

L'IMPROMPTU.

Monſieur, entendez mon impromptu.

VERMILLON.

Monſieur, jettez les yeux ſur mon croquis.

BOURDET.

Eh! Meſſieurs, laiſſez-moi... le feu...

TRIPLECROCHE.

Le feu! oui, Monſiou, le feu dou génie, il pétille dans ſta compoſition. Ecoutez-là...

(*Il le retient par le bras.*)

BOURDET.

Miſéricorde! mais tout va bruler pendant ce tems-là!

TRIPLECROCHE.

Je l'espere bien, Monsiou. La flamme, les éclairs, oun incendie, la volcan : oun embrasement, il n'est pas piou chaud que ste miracouleux be, fa, si.

NICOLE, *le poussant.*

Mais maudit, bé, fa, si, entens-tu la raison donc ? Le feu qui est à la maison ?

LES DEUX AUTRES.

Le feu !

NICOLE.

Eh oui, le feu morgué ! & qui va nous griller tout pendant vos chiennes d'histoires !

L'IMPROMPTU.

Eh vîte, sauve qui peut. (*Il s'en va.*)

VERMILLON.

Oh ! c'est ben différent... Monsieur, puisque vous n'avez plu rien à peindre, je suis bien votre serviteur.

(*Il s'en va.*)

BOURDET.

Hélas ! Messieurs, ne m'abandonnez pas.

TRIPLECROCHE.

Le feu est ici ! ah, Monsiou quel bonhor ! voilà

ouna augmentation d'idée qui me vient ; on peut tirer partie de ſta ſituation.

BOURDET.

Comment donc ?

TRIPLECROCHE.

Ah ! Signor mio. J'ai trente dénouments d'Opéras à faire où ce qui faut du feu per finir chaudement, & je m'en vais prendre modéle en voyant brouler votre maiſon per exprimer naturellement les effets de la flamme, le pétillement des étincéles, la choute des plafonds & le vacarme de la confuſion génerale.... Oh qué bel tableau ! qué ſouperbe occaſion !... Monſiou, le Ciel vous conſerve ! Oh quel enthouſiaſme ! qué fortuna !... qué ſuperba occaſion ! (*il s'en va en répétant avec tranſport.*) Oh qué ſuperba occaſion.

SCÈNE XIV. & *dernière.*

BOURDET, NICOLE.

NICOLE.

EH ben, note maîte, v'là-t-il pas ce que je vous avions prédit?

BOURDET.

Ah malheureux ! que vais-je devenir ?

NICOLE.

Ah dame, y ni a pus qu'un remede à tout ça ; c'eſt de retourner chacun à not' affaire. Vous reprendrez votre commerce, le Maçon reprendra ſa truelle, le Chirurgien ſa lancette ; moi je retournerai à mes moutons, & je dirons tous, comme le proverbe, CHACUN SON METIER LES CHAMPS SONT BIEN GARDÉS.

FIN.

566 163

PQ
1981
.D4C3
1780